

## Prologue

Je cours autour du jardin baigné de lumière. Mon frère se tourne vers moi et me lance son ballon rouge ; je le regarde s'élancer haut dans les airs et tends les bras pour essayer de l'attraper. Les rayons du soleil s'immiscent entre mes doigts. C'est une chaude journée, et je sens le soleil cuire ma peau.

Mes poupées sont sagement assises en rang dans leur landau. J'ai brossé leurs longs cheveux brillants et leur ai mis leurs plus beaux vêtements ; elles sont magnifiques. Mais leurs cheveux ne sont pas aussi longs que les miens, qui m'arrivent au niveau des cuisses et provoquent la surprise où que j'aïlle. « N'est-elle pas magnifique ? » dit-on. « Quelle beauté ! »

C'est peut-être pour ça que le nouvel imam de la mosquée m'a distinguée des autres dès le début. « Tu es très mignonne », me dit-il souvent, et il me demande de l'aider à faire le ménage. J'en suis très fière. Il est plutôt spécial, avec ses taches de rousseur, son ventre bedonnant et son étrange sarong, mais c'est l'imam, le chef de notre communauté, celui que tous les parents cherchent à impressionner. Les autres filles sont jalouses de l'attention qu'il me porte.

Chaque soir après l'école, je vais à la mosquée prendre des cours avec soixante-dix autres enfants. Nous nous mettons en rang et serrons tour à tour la main de l'imam en disant « Salaam alaikum », à quoi il répond « Alaikum salaam ».

Mais un soir, alors qu'il me tient la main, il fait quelque chose de bizarre. Il caresse l'intérieur de ma paume avec son index. Ça me chatouille. Je ne sais pas quoi faire : faut-il que je l'imiter ? Puis il plante son doigt dans ma main, comme pour me faire comprendre quelque chose.

Je le regarde saluer les autres élèves et je n'ai pas l'impression qu'il leur donne cette étrange poignée de main.

J'y songe toujours, dans le jardin. Pourquoi moi ? Parfois, je ne sais pas vraiment quoi penser de tout ça. Je n'ai que sept ans. J'ai le sentiment d'avoir été choisie pour quelque chose. Mais j'ignore ce que c'est.

1

## La fillette aux rubans

J'ai glissé les pieds dans mes chaussures sans même m'arrêter pour les lacer, puis j'ai ouvert la porte de derrière et me suis ruée dans le jardin. Mon frère Asif tenait ma poupée préférée par les cheveux et la faisait tourner comme un hélicoptère.

— Attends que je t'attrape ! ai-je crié, furieuse, en dressant mon poing minuscule.

Mes chaussures glissaient de mes pieds à chacun de mes pas, ce qui me ralentissait.

— Rends-moi ma poupée ! ai-je exigé en tentant de m'en emparer.

— Pas question, m'a narguée Asif.

— Rends-la-moi ou..., ou...

Impossible de trouver une menace lourde de poids.

— Ou quoi ? a-t-il insisté.

— Je le dirai à maman.

— Ouh, j'ai peur ! a ri Asif.

La poupée tournoyait de plus en plus vite au-dessus

de sa tête, les bras et les jambes ballants. Elle était déjà déshabillée et toute sale d'avoir été traînée dans le jardin à coups de pied.

Je me suis dressée sur la pointe des pieds afin de l'attraper, mais il n'y avait rien à faire. Asif était bien plus grand que moi. Je détestais mes frères. Ils étaient méchants avec moi. Pourquoi n'avais-je donc pas de sœur à la place ?

Je me suis frotté les yeux et j'ai éclaté en sanglots.

— Ce n'est qu'une stupide poupée, a renchéri Asif en tournicotant ses doigts dans les cheveux de mon jouet.

Il avait huit ans, moi, seulement cinq, et il n'avait pas son pareil pour me mettre en rogne.

Le ciel s'était couvert, et il s'est mis à pleuvoir. Avec le crachin qui venait se poser sur mon visage dressé vers les nuages, j'avais l'impression de porter tout le malheur du monde sur mes épaules.

— Nabila !

C'était maman qui m'appelait de l'intérieur de la maison.

Asif s'est raidi. Maman l'avait-elle vu m'embêter depuis la fenêtre ? D'un air coupable, il a lâché mon jouet et s'est immédiatement écarté de moi.

J'ai aussitôt ramassé ma poupée, et, de mes gestes rassurants, j'ai mesuré l'étendue des dégâts. Ses cheveux blond clair étaient tout emmêlés, et son visage était couvert de boue. À l'aide de la manche de ma robe, j'en ai retiré un gros morceau de son front.

— Voilà qui est mieux, pas vrai ? lui ai-je susurré en la berçant.

Asif avait toujours les yeux braqués sur la porte, craignant que maman n'y apparaisse, furieuse. J'en ai profité pour lui donner un rapide coup de pied sur la jambe.

— Aïe ! a-t-il grogné en se frottant le tibia.

— Nabila ! a de nouveau appelé maman d'un air impatient. Rentre immédiatement ! Il faut que je te coiffe.

J'ai levé les yeux au ciel en lançant :

— D'accord, j'arrive !

Asif a alors esquissé un sourire sarcastique.

— Allez, jolie fillette, m'a-t-il taquinée avec une voix geignarde. Dépêche-toi d'aller badigeonner tes sales cheveux d'huile graisseuse.

Je lui ai tiré la langue et j'ai aussitôt rejoint maman, qui m'attendait.

Il faisait une chaleur étouffante dans la pièce. Elle avait allumé le poêle à gaz au maximum, et je regardais avec admiration les flammes danser en oscillant entre le jaune et le bleu.

La pièce sentait la noix de coco. Maman avait fait fondre de l'huile de coco dans un petit bol en argent suspendu au-dessus du feu. Elle ne jurait que par cette huile, car elle avait entendu dire qu'elle rendait les cheveux épais et résistants, mais, surtout, qu'elle les faisait pousser plus vite. Maman était obsédée par mes cheveux.

— C'est ce qui fait ta splendeur, Nabila, ne cessait-elle de me rappeler. Tu dois en prendre soin.

On ne m'avait jamais coupé les cheveux depuis ma naissance. J'avais cinq ans, et ils m'arrivaient au niveau des cuisses. Lorsque je m'asseyais par terre, les pointes s'étalaient sur la moquette comme les pattes d'araignées qui auraient tenté de s'échapper. Tous les jours, maman me graissait et me tressait les cheveux devant le feu. Je détestais ce moment, car ça prenait un temps fou et elle me faisait mal en tirant trop fort. Parfois, j'avais l'impression qu'elle me plantait des milliers d'aiguilles

dans le crâne lorsqu'elle entourait mes nattes de tous ces rubans.

Tout le monde remarquait mes cheveux, et, en principe, les gens étaient admiratifs – mais pas toujours. Un jour, je marchais dans la rue en tenant la main de maman lorsqu'une dame nous a croisées. Dès qu'elle a vu mes nattes cogner contre mes fesses, elle s'est raidie d'un air indigné.

— C'est cruel de laisser une enfant avoir des cheveux aussi longs ! s'est-elle écriée à l'intention de maman. Ça doit être un tel fardeau d'en prendre soin !

Maman s'est contentée d'ignorer la remarque d'un air fier. Je ne sais pas quel était le problème de cette femme. J'adorais le fait que mes cheveux soient si longs que je pouvais m'asseoir dessus. J'avais l'impression d'être spéciale, comme Raiponce.

Il n'y avait pas que mes cheveux qui accaparaient maman. Elle confectionnait également mes vêtements elle-même. Elle allait dégoter toutes sortes de tissus et en faisait des tenues à l'aide de sa petite machine à coudre. J'avais des hauts et des pantalons de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Ma robe préférée était jaune comme le soleil et se terminait par un ourlet rouge en zigzag. Elle était lumineuse et magnifique.

Chaque fois qu'elle me coiffait, maman s'assurait d'accorder la teinte des rubans à ma tenue. Elle les tressait avec mes cheveux, de manière à ce que leur couleur coure sur toute la longueur, qui n'en paraissait qu'accentuée.

Papa disait que maman m'habillait comme une poupée parce qu'elle avait attendu très longtemps d'avoir une fille. Mon arrivée avait été un vrai miracle à ses yeux. Elle avait failli mourir durant l'accouchement. Elle travaillait dans la boutique familiale lorsqu'elle s'est

sentie mal et s'est évanouie. Papa a appelé le médecin, qui a diagnostiqué la tuberculose – un horrible mot qui n'a jamais quitté mon esprit. Il les a alors prévenus que, même si le bébé survivait, il serait terriblement déformé.

Le médecin en était tellement convaincu qu'il a tenu à être présent durant l'accouchement afin de pouvoir apporter son soutien à mes parents lorsqu'ils me verraient. Mais, contre toute attente, je suis apparue en parfaite santé et la tête recouverte de cheveux noirs !

Papa était tellement heureux qu'il a sauté de joie à travers la pièce. Maman s'est contentée de s'asseoir et de pleurer doucement.

— Pourquoi est-ce qu'elle était triste ? ai-je demandé.

Papa a secoué la tête.

— Elle n'était pas triste, Nabila. Elle pleurait parce qu'elle était heureuse. Tu étais tout ce qu'elle avait toujours désiré.

Il m'a expliqué qu'il avait choisi mon prénom dès que la sage-femme m'avait glissée dans ses bras.

— Il signifie « bonheur », et, après tes quatre frères, ta mère était heureuse d'avoir enfin sa petite fille.

Il m'a dit que j'avais eu un cinquième frère nommé Aaban, mais qui était mort six heures à peine après sa naissance. Ses poumons n'étaient pas assez robustes pour respirer en dehors du ventre de maman. Mes parents ont tenu sa minuscule main en pleurant tandis que sa vie se consumait peu à peu. D'après papa, la mort d'Aaban a brisé le cœur de maman, mais mon arrivée l'a rafistolé.

— C'est pour ça que nous tenons tant à toi. Tu es tout pour nous, a-t-il ajouté en m'embrassant tendrement sur le front.

La famille de mon père avait délivré ma mère d'une terrible vie d'orpheline au Pakistan. Sa mère était morte

quand elle avait trois ans, et son père, quand elle en avait sept. Ma mère, qui s'appelait Shazia, son frère Sawad, qui avait alors douze ans, et sa sœur de neuf ans ont été confiés séparément à divers membres de la famille. Maman avait été prise en charge par sa grand-mère, mais on la traitait comme une esclave.

La mère de mon père, qui vivait tout près, s'est rendu compte de ce qui se passait et a proposé à Shazia de la prendre sous son toit. Puis mon père, Mohammed, l'aîné des fils de la famille, a choisi de l'épouser lorsqu'il avait vingt-huit ans. Elle n'en avait que treize. J'adorais entendre mes parents me raconter comment ils s'étaient rencontrés. Dans ma tête, papa était un superbe prince qui libérait maman de sa cruelle famille.

Papa a alors décidé de partir en Angleterre afin d'offrir une vie meilleure à sa famille. Il m'a raconté qu'il avait fait tout le trajet, du Pakistan à la Grande-Bretagne, en voiture.

— Je l'ai fait pour moi, pour ta mère – pour nous tous.

Il s'arrêtait de conduire seulement lorsqu'il ressentait le besoin de dormir, excepté certaines fois où il devait accomplir un petit boulot qui lui permettrait de remplir le réservoir d'essence.

En fermant les yeux, j'essayais de m'imaginer papa conduire à travers le désert dans sa vieille voiture cabossée, tel Lawrence d'Arabie. Ça me paraissait tellement excitant.

Il lui a fallu presque six mois pour accomplir ce voyage, mais il a enfin gagné l'Angleterre au début des années 1960.

— Les choses étaient bien différentes, à l'époque, m'a-t-il dit, ses yeux s'agrandissant à ce souvenir. Les femmes portaient des jupes ultracourtes, et les

hommes..., ils avaient les cheveux très longs, comme les filles !

— Comme les miens ? ai-je demandé en tirant sur ma chevelure.

— Non, pas aussi longs que les tiens, mais trop longs pour un homme. Je n'avais jamais rien vu de tel !

Après avoir mis suffisamment d'argent de côté, papa a racheté dans les Midlands une épicerie avec une boucherie à l'arrière. Il avait des mains en or, et c'était un boucher particulièrement doué.

Maman a donné naissance à mon frère aîné Habib en 1968, puis Saeed, Tariq et Asif ont suivi, et je suis arrivée en 1976.

Habib était *le* grand frère dans toute sa splendeur. Il n'avait que huit ans de plus que moi, mais ça aurait pu être vingt. Il passait son temps à me dire quoi faire. Je détestais Habib. Il était colérique et méchant. Il n'aimait pas être l'aîné, car cela voulait dire qu'il devait donner un coup de main à la maison. Par-dessus le marché, on lui demandait souvent de nous garder.

Tous les soirs, maman s'occupait de la préparation de nos repas, dans l'appartement au-dessus de la boutique. C'est là que nous passions la plupart de notre temps quand papa et maman travaillaient en bas. Lorsqu'il était l'heure de manger, Habib devait allumer la gazinière et réchauffer la nourriture que maman avait préparée plus tôt. C'était son rôle de nous nourrir.

— C'est toi qui devrais cuisiner, se plaignait-il. C'est toi la fille, pas moi. Et ça, c'est un travail de fille.

Voilà en gros le portrait d'Habib. Il était malin, et il le savait, mais il pensait également être trop important pour devoir s'occuper de nous.

La cadet, Saeed, avait un an de moins qu'Habib, mais il n'était pas aussi intelligent. Saeed était doué

de ses mains. Il adorait démonter les choses afin d'en comprendre leur fonctionnement. Un jour, il a totalement démembré une de mes poupées. Il lui a d'abord arraché la tête, puis les bras et les jambes, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un corps courtaud. Il a tenté de la réparer, en vain. J'ai donc depuis une poupée amputée.

Il réservait le même sort à tous nos jouets, mais aussi aux siens, ce qui décourageait mes parents. Une fois plus âgés, lorsque nous avons eu des vélos, nous n'osions pas les laisser dans le jardin de peur que Saeed ne mette la main dessus.

Tariq était le dur de la famille, un garçon tout ce qu'il y a de plus typique, qui ne cessait de me taper dessus. Il adorait se battre, et rien ni personne ne pouvait lui rendre ses coups. Il était fou de lutte et de boxe, et je lui servais en quelque sorte de sac de frappe.

— Ne bouge pas pendant que je te tape, m'ordonnait-il.

— Mais je ne veux pas que tu me tapes. Tu vas me faire mal !

— Je dois m'entraîner et, si tu bouges, je te ferai encore plus mal.

Quelques instants plus tard, je n'étais plus qu'un corps meurtri au sol, avec Tariq qui me dominait.

— Debout, Nabila ! Je dois recommencer.

Parfois, il était si violent que notre soi-disant « simulation de combat » prenait davantage l'allure d'une torture dans laquelle je jouais le rôle de la victime.

Asif était le benjamin des garçons et, même s'il ne cessait de m'embêter, c'était aussi le plus gentil. Comme seules trois années nous séparaient, nous jouions souvent ensemble, ce qu'Habib avait du mal à supporter. Il se moquait d'Asif parce qu'il jouait avec une fille, mais je suis sûre qu'en vérité, il était jaloux de notre complicité, car personne n'aimait Habib.